

Le seul fou

Site web : marcpautrel.net

Marc Pautrel

Le seul fou

Un extrait de ce texte a paru dans la revue *Passages à l'Act*, vol. 3.4, juin 2008.

© Marc Pautrel, 2008

On m'a volé ma vie, j'essaie maintenant de la racheter. Personne ne m'aide : ceux qui veulent ne peuvent pas, ceux qui peuvent ne veulent pas. J'entends dans ma tête des bruits bizarres, forts et clairs, de plancher qui grince et de meubles qu'on traîne. On m'a retiré un à un tous les os du corps. Je dors à présent sur un grand lit disposé dans la vitrine d'un magasin, et tous les passants s'arrêtent pour me regarder. Quel

est mon âge? je pense que mes parents m'ont menti, que je ne suis pas né en 1967, mais plutôt en 1977, ou en 1987, impossible de savoir. J'en suis certain, ce globe est malléable; la réalité, de la simple pâte à modeler. Ce que je fais là, il faut bien que quelqu'un le fasse. Les pensées se succèdent tellement vite dans ma tête que je crois que je vais devenir fou, que la merveilleuse horloge va s'emballer. Un monde dans lequel tous les gens sont aveugles et où seul le narrateur voit. Ma main ne m'appartient plus lorsque j'écris; j'ai beau savoir que c'est un phénomène normal qui touche chaque écrivain, il m'effraie. Je dois travailler plus, bien plus; trop d'heures passées à faire autre chose qu'écrire, dormir, lire, ou marcher. Je vais me réparer. Je sens que mon corps

d'écrivain est en train d'acquérir de nouveaux pouvoirs. La littérature passe son bras sous mon bras et me propose de faire quelques pas avec elle. Comment la décrire ? brune aux yeux bleus, rieuse, nez fin, bouche fine, dents courtes, menton doux ; une pleine poignée de diamants taillés. Là où elle se tient, les rayons du soleil sont plus vifs. Elle ressemble à une mésange posée sur une branche : au premier mouvement brusque, elle s'envole. Je meurs heureux si je meurs amoureux. J'ai l'impression que tous les êtres humains passent des vacances sur la Terre, tous sauf moi. Si j'étais un homme sage, j'accepterais le monde tel qu'il m'est donné ; mais je suis capricieux, je suis un mauvais homme. La vie est brutale. En fait, je crois que je suis une machine (travailler tout le temps, écrire,

penser, écrire, penser). Les mots me suivent partout où je vais, ondulant dans mon sillage comme la queue d'un félin. Vous ne pouvez pas comprendre ; il y a un autre, un double de moi, qui a pris le second chemin, jadis, mais qui ne peut pas le dire parce qu'il ne sait pas écrire. Pourquoi je n'ai aucune disposition pour le suicide ? parce que je suis curieux d'exister. Pour que je réussisse, il faut que la Terre, ne serait-ce que quelques secondes, se mette à tourner dans l'autre sens ; rien de moins. On est en train de me greffer dans la poitrine un deuxième cœur, et ces deux cœurs battent en symétrie. Elle plane si haut dans le ciel que je la distingue à peine. Son courage et sa solitude forcent mon respect. J'ai été transformé en épi de blé et le vent léger me fait danser dans le soir ;

rien à faire d'autre que grandir et accepter les décrets des éléments, pluie, vent, soleil, et le soir les étoiles. Avant, je progressais à cloche-pied ; maintenant, je marche sur mes deux jambes ; d'ici quelques semaines, j'aurai appris à courir, à sauter, à danser. Il y avait un combat entre moi et le monde, et ce combat je l'ai gagné. Un jour, au milieu du chemin de ma vie, un étrange facteur à l'apparence éblouissante sonne à ma porte : il vient me livrer un colis envoyé par le Ciel. Actuellement, ma vie est tellement facile, et douce, et joyeuse, que c'est comme si je trichais. Là où je vais, le rire est roi. Le monde est soudainement envahi de fleurs bleues : iris, campanules, myosotis, violettes, lavandes, qui vont jusqu'à remplir la totalité de mon champ de vision. Elle frappe une

fois dans ses mains et le soleil se couche immédiatement ; elle frappe à nouveau dans ses mains et le soleil jaillit, tue la nuit, et va se percher à la verticale de cette femme. Je suis si heureux, que l'intérieur de mon corps, ma poitrine, mes jambes et mes bras, me donnent l'impression d'être constitués de sirop ; dans chacune de mes veines circule de la musique. Toute ma vie n'aura été faite que de prophéties. S'il faut renoncer à ce que je possède, à mes pouvoirs littéraires, à ce que j'ai écrit et pourrai encore écrire, pour obtenir cela, alors je renonce immédiatement, sans la moindre hésitation ; mais je sais qu'il est trop tard, je sais que la littérature n'a pas prévu de marche arrière : on ne peut plus remettre les mots dans le dictionnaire une fois qu'on les en a sortis. Il y avait un combat entre moi et le

monde ? et ce combat je l'ai gagné ? oui, mais le monde veut sa revanche. Soudain Dieu ne m'aime plus. Je me retrouve comme roué de coups puis laissé pour mort. Si je joue avec le feu, je ne peux pas venir ensuite me plaindre de m'être brûlé. J'ai bien peur d'avoir changé l'or en plomb. Je saute en parachute, je m'élanche de l'avion avec les autres, mais rapidement je réalise que mon parachute ne fonctionne pas, ni le dorsal, ni le ventral de secours, et je tombe comme une pierre ; privé de parachute, je descends beaucoup plus vite que les autres sauteurs : là-haut ils se balancent tous pendus sous leur grand parasol, tous sauf moi ; alors, je vois un petit point dans le ciel à la même hauteur que moi, et qui chute également à la même vitesse que moi, il se rapproche, c'est une femme,

qui elle aussi descend sans parachute ; le vent nous réunit, nous tendons les bras l'un vers l'autre, nous nous saisissons, la chute dure encore longtemps, très longtemps, de longues heures, on jurerait de longues semaines, de longues années, le rêve prend fin, je me réveille en criant. Je cherche comment percer un minuscule trou dans cette vie, un trou pas plus gros qu'une tête d'épingle. Un homme dont le visage contient des dizaines d'yeux. Un jour, il faudra tout de même se décider à mourir. Pour vivre, je suis obligé de me battre chaque minutes comme un chien enragé ; mon atout ? je n'ai aucune mémoire des coups. Plus la mer est profonde et mieux je flotte. Je n'ai peur de personne ; je n'ai peur que des animaux, parce qu'avec les animaux on ne peut pas

discuter (les chiens Rottweilers, les Pitbulls, ou les Dobermans). Je grimpe un escalier qui n'a pas de fin ; je mourrai sans pouvoir toucher au but. Nous sommes dans la vraie vie, on ne peut pas faire de brouillon, on ne peut pas raturer, chaque chose ne peut être faite qu'une seule fois ; je veux dire : ça n'est pas un jeu ; quand on plonge la main dans le feu, la main est mutilée pour toujours, pas de retour en arrière possible ; dans la vraie vie, faire n'importe quoi n'aurait aucun sens. Si on part du principe que tout être et tout objet est composé d'atomes et qu'il tourne sur lui-même à pleine vitesse comme une bille lancée sur une pente, il s'agit pour moi de savoir tourner mille fois plus vite que l'existant. On m'offre un cadeau, je le déballe, je suis comblé, et au moment où je

vais le saisir dans mes mains, il m'est retiré et je suis congédié ; un inconnu à l'allure menaçante me raccompagne sur le seuil de la maison et je suis forcé de quitter les lieux. Je ne peux pas cacher une certaine inquiétude quant à mon avenir. Je ne me laisserai pas faire. Je suis diaboliquement fort en défense et en contre-attaque. J'ai une armée de mots derrière moi ; des millions de fantassins composés de lettres me protègent et vont me permettre de conquérir toutes ces contrées hostiles ; mes mots sont invisibles mais il me suffira d'ouvrir les bras pour que leur multitude apparaisse sur la plaine ; je serai à leur tête ; ils recevront mes ordres par la pensée ; les batailles seront si rapides qu'aucun ennemi n'aura le temps de comprendre, ni de se défendre, ni d'ailleurs

de mourir. Qu'elle soit bénie, pour être née. Elle m'a ouvert le corps ; rien de plus agréable sur la Terre. Elle mérite beaucoup mieux que sa vie actuelle. Telle la giroflée, aux pétales froissés, avec ses couleurs si vives pourtant, et qui pousse entre les pierres ; cabossée par le sort mais perçant le roc. Le cerveau est un lieu bizarre dans lequel les portes peuvent être ouvertes ou fermées ; je vais refermer chez elle les portes qui n'auraient jamais dû rester ouvertes ; tout va rentrer dans l'ordre ; je vais la guider, tout ira bien ; demain est ensoleillé. Dans chacun de ses yeux, il y a des galaxies. La réalité et la vérité sont des mondes très durs, insupportables pour un bonhomme aussi fragile que moi ; je n'avais eu jusqu'ici qu'un seul ami : le dictionnaire, et il s'agissait d'un objet. Je sais que je suis une

légende. Maintenant, je vais creuser le sol, je vais forer la surface de cette planète, percer la croûte terrestre et m'enfoncer jusqu'à ce que je rencontre le centre de la Terre, le noyau de magma, le cœur du cœur qui se trouve en fusion. Nous ne vivons que quelques heures, matin, midi et soir : à peine le temps d'une rose. Un soir, j'embarque sur un petit voilier, je sors du port, je gagne la haute mer, puis je mets le cap plein sud, et personne n'entend plus jamais parler de moi. Être assommé par la vie (on met plusieurs mois pour revenir à soi). Subitement, tous les badauds de la rue se retournent vers moi et applaudissent. Comme si je me jetais par la fenêtre mais en bas il n'y a pas de trottoir, il n'y a que le vide, un précipice infini, la liberté de l'air tiède ; je chute et le sol se creuse au fur

et à mesure pour moi, afin que je ne le rencontre jamais et donc que je ne meurs pas en le heurtant. Je suis paralysé, tellement terrifié que je tiens tout juste debout, j'avance à pas lourds comme un géant, au milieu de la rue en pente, dans mon village natal, avec mon corps d'adulte mais à l'époque de mon enfance. Il est hors de question que les choses se passent ainsi ; je vais récrire le monde et il sera dorénavant gouverné par mes règles. Accroître le nombre de ses alliés, accroître la surface de son territoire ; voilà les deux méthodes pour se protéger. Il me faut être lucide : ils attendent tous ma mort. La route sera longue, mais c'est une ligne droite et à son extrémité la ville est là, et dans cette ville il y a ma maison ; rien à craindre, cette dernière ne s'envolera

pas. Je suis de moins en moins isolé : plusieurs chefs de clans respectés ont conclu une alliance avec moi. Je basculerai peut-être un jour dans la folie. Aucune épée ne me touche et les flèches s'écartent lorsqu'elles m'approchent, personne ne peut stopper ma progression ; parce que je ne peux pas voir mes ennemis, je ne ressens aucune peur et je reste invulnérable. Tellement heureux ; mes pieds ne touchent plus terre. Je nage dans une eau de velours, au milieu d'un océan de femmes, soie chaude de la peau, vaguelettes des longues chevelures. Je vais changer sa vie ; le sait-elle ? Elle n' imagine pas la taille des montagnes qui vont sortir de terre et se dresser devant elle année après année ; et il lui faudra toutes les gravir, l'une après l'autre ; il vaut mieux être averti à l'avance.

Je suis attiré comme la limaille par l'aimant, j'ai beau freiner des quatre fers, je vois bien que je continue de glisser lentement vers elle. À partir de cette seconde, je suis libre, la porte de la cellule va rester ouverte, je peux aller librement où je veux. Je dois m'amuser jusqu'à ce que mes os fassent de la musique. Vous êtes vivants parce que certaines autres personnes le sont, c'est tout. Une nuit, de rage je me mets à crier si fort que tout ce qui existe sur Terre vacille, que les édifices les plus solides sont balayés, que les arbres sont déracinés, et que les murailles de pierre sont instantanément réduites en poudre. Personne ne voit le signe qui a été tracé sur mon front, mais je sais qu'il est là et qu'il me retient à l'extérieur de la réalité. J'ai eu l'impression que le monde s'arrêtait,

que tous les objets se figeaient et toutes les personnes se statuaient, toutes sauf une qui continuait de bouger et d'aller et venir comme si de rien n'était ; même les feuilles des arbres ne remuaient plus. Finalement, je n'aurai rien obtenu dans cette vie ; rien, si ce n'est ce que j'ai écrit moi-même ; il faut décidément toujours tout faire soi-même. Je chuchote sans relâche son prénom dans le noir pour que ce son, par-delà les distances, la réveille et l'attire, comme hypnotisée, jusqu'à moi. Comme une fleur qui serait éternelle, ne fanant jamais, se fermant le soir, se rouvrant le matin. Je me suis mis en chasse de la mauvaise fée qui s'est jadis penchée au-dessus de ton berceau et a entravé les délicieux prodiges créés par les bonnes fées qui l'avaient précédée ; cela prendra le temps

qu'il faudra, mais je la retrouverai, et je la traînerai jusqu'ici, où je la forcerai à rétablir la vérité et restaurer le génie dans ses droits avec le corps plein qu'elle mérite. Si je ne suis pas capable, par mes mots, de guérir les malades, alors c'est que je ne suis pas un écrivain. Nous allons sortir du puits ensemble, nous allons retrouver la lumière la main dans la main. Autant parler à quelqu'un d'aveugle et sourd, même cette table est plus émue par mes paroles. Elle est analphabète, elle est une ignorante d'elle-même, et c'est à moi de lui apprendre quelles merveilles elle renferme. Nous sommes à la fois les passagers d'un bobsleigh lancé à toute allure dans le couloir glacé, et la coque constituante de ce bobsleigh. Je ne réussirai jamais, je mourrai prostré dans la

même position face à la vie ; les mois courent comme des secondes, une année s'écoule en un souffle, et moi je suis si lent, je mets tellement longtemps à comprendre le fonctionnement du monde. Je crois que la littérature a jeté sur moi une malédiction que même Dieu ne peut pas lever. J'ai pris un sentier sur lequel, apparemment, on est obligé de marcher seul. Je me perche devant l'horloge astronomique, je saisis la petite aiguille dans ma main gauche et la grande aiguille dans ma main droite, puis je me mets à tirer de toutes mes forces pour les écarter ; sous moi : le vide, et au-dessus de moi : le toit et le ciel. Nous sommes des enfants qui le soir venu se sont laissés enfermer dans le magasin de jouets. Je joue ma vie à pile ou face, pourtant aucun souci :

j'utilise une pièce truquée, ses deux faces sont identiques. Je dois me concentrer davantage ; je dois travailler davantage ; je dois dormir plus longtemps ; elle s'ouvrira ensuite d'elle-même toute grande, l'issue par laquelle je pourrai m'échapper. Ils comprennent qu'ils sont en train de se noyer, mais ils gardent leur calme et mettent en pratique le savoir qu'ils possèdent et qui est si grand que rapidement des branchies poussent sur leurs flancs. Chaque fois qu'elle croit être seule, je suis là non loin qui pense à elle et qui l'aime pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle pourrait être, pour ce qu'elle devrait être. Les phrases que l'un commence sont terminées par l'autre, et inversement. Douce comme le vent. Nous étions faits l'un pour l'autre, mais en haut lieu il a été décidé que ça ne se ferait

pas ; votre mission, si vous l'acceptez, va consister à outrepasser les ordres et balayer les dernières résistances ; vous avez crédit illimité. Non, les autres n'y sont pour rien ; le fou, c'est moi. Immense éclaircie dans le ciel à l'intérieur de mon crâne : les nuages noirs s'écartent rapidement et le double éclat du bleu et du feu s'installe en plein milieu. De temps en temps, malgré tout, on a la possibilité de s'asseoir dans l'herbe sur le bas-côté de la route pour souffler cinq minutes. Bouton d'or, coquelicot, myosotis, edelweiss, toutes les fleurs à la fois. Elle m'a soulevé comme une plume puis elle m'a hissé plus haut dans le ciel qu'aucun homme ne s'était jamais trouvé, et alors elle m'a laissé là tout seul, pendu par les épaules, avec trois ou quatre kilomètres de vide sous les pieds.

J'ai été obligé de raser tout ce qui existait à la surface du globe et de reconstruire ensuite à l'identique toutes les villes, pierre par pierre, de pétrir également six milliards d'êtres humains un par un, pour remettre en place un monde nouveau dans lequel, enfin, j'aie une place, cette place-là, celle d'un être humain intégralement vivant, qui respire et qui marche. Jamais je ne l'oublierai ; je n'ai jamais oublié aucune femme ; vingt ans plus tard, je suis encore capable de donner tous les noms, tous les prénoms. Autrefois, le Sahara était un océan ; je suis un navire échoué en plein Sahara. Je déroule un interminable ruban de papier qui contient une liste plutôt longue de problèmes à régler, et au fur et à mesure qu'ils le sont, je raye chaque ligne d'un trait de stylo bleu. Et pourtant dans

ma vie tout n'est pas idéal. Je ne devrais pas faire tout ça, je sais que je me fais souffrir, mais la curiosité est si grande, j'ai tellement envie d'en savoir plus, tellement envie de toucher du doigt les étoiles; le papillon fasciné se rapproche toujours plus près de la flamme. Cupidon décoche près de dix mille flèches à la seconde depuis des mois, mais elle, majestueuse, pivote sans cesse son bouclier et parvient facilement à toutes les éviter. Elle vit dans un faux monde, une forêt d'illusions; je connais tout cela, j'y ai déjà vécu. J'essaierai sans relâche, sans jamais me lasser, parce que je sais que c'est elle ma voie. Elle m'a rendu la liberté. Je ne mourrai jamais (je peux le prouver). Il existe, au moins conceptuellement, une matière qu'aucune autre matière ne peut

entamer ; c'est dans cette sorte de première matière qu'il faut que je sois fait : rien ne doit pouvoir porter atteinte à mon corps ou à mon cœur. Mon histoire, c'est celle d'un astronaute que ses collègues ont oublié sur la Lune et qui est obligé de faire le trajet du retour à pied. Chaque fois que la vie est devenue insupportable, je me suis assis et j'ai écrit au fil de l'eau la vie rêvée, et immédiatement j'ai été à nouveau heureux. C'était une époque — nous étions jeunes — où nous ne nous posions pas de questions, nous couchions avec toutes les filles, qui ne demandaient que cela, nous buvions sans cesse, nous ne lisions jamais, nous ne pensions jamais, nous ne savions même pas quel objet on appelle une horloge. Je cours depuis l'âge de vingt ans, même pendant mon sommeil

je continue de courir, ça ne me gêne pas, c'est devenu une habitude, mes jambes vont et viennent aussi naturellement que mon cœur bat. Ne pas se laisser glisser dans la douceur de la folie est beaucoup plus compliqué qu'on ne croit ; je suis souvent tenté. On ne peut pas savoir quel cadeau involontaire on a fait à autrui. Je prends tellement, j'absorbe une si grande quantité de choses, des bonheurs, des malheurs, des révélations, des précisions, que je voudrais pouvoir lui donner en retour, peut-être pas autant parce que c'est impossible, mais au moins une partie ; il va bien falloir à un moment ou à un autre rééquilibrer l'échange entre elle et moi. Elle pose un baiser sur chacune de mes oreilles. Le soleil continue de se lever chaque matin, quoi qu'il vous soit

arrivé ; votre vie, il s'en moque. Allons goûter la douce brise de cette nuit d'été. Jour et nuit, en tous lieux, un rayon invisible descend du ciel et nous accorde la protection. Vous voilà un écrivain, autant dire une usine à phrases, un moteur dont le carburant est votre vie, consciente et inconsciente, nuit et jour, de la naissance jusqu'à la mort ; vous écrivez comme vous respirez. Elle sait elle aussi qu'elle est une légende. Pourquoi l'existence de certaines personnes est si forte ? parce qu'elle est comme déjà écrite, et écrite dans une langue magnifique, une langue magique qu'on appelle poésie. L'océan a traversé la forêt, il a inondé toutes les terres depuis la côte et il est venu jusqu'à moi, au pied de ma maison, sous ma fenêtre, et ses vagues claquaient contre ma porte pour m'avertir

qu'il était là et qu'il m'attendait ; l'océan, oui, l'océan ! Je bénéficie momentanément de la bienveillance du ciel ; il me faut goûter mon bonheur. La plupart des gens n'ont jamais pris la peine d'apprendre à écrire alors que l'avenir du monde est entre les mains de ceux qui savent le faire, les avocats, les juges, les romanciers, les poètes. Tous le vivent mais personne ou presque ne l'écrit, ils ne savent pas où ils se trouvent, ils ont perdu leur langue, ces couples sont incapables de parler du pays merveilleux ; imaginez un peu si la Bible n'avait jamais été écrite : alors jamais personne n'aurait su que Dieu avait établi une Alliance. Tout ce que vous n'aurez pas donné aux autres aura été perdu. Je suis une île, elle est une île, nous sommes deux îles séparées par les flots d'une mer aux

profondeurs abyssales. Rien ou presque ne m'est plus doux que le sommeil ; je voudrais dormir toute la vie. Jadis, dans ma jeunesse : centaines d'heures perdues dans des soirées entouré d'imbéciles. Je regarde le monde de face et je traverse chaque être humain un par un comme une aiguille traverserait une feuille, et tous me le reprochent, tous me regardent à leur tour, furieux, et ils crient contre moi. Je cours encore plus vite que les trains à grande vitesse. Plus elle me parle, plus elle est belle. J'hésite ? alors je dois écouter mes mots ; tous les êtres humains, ma famille, mes amis, mes relations, peuvent se tromper dans leurs conseils, mais mes mots, eux, savent ce qui est juste pour moi : je dois scruter ce que j'écris. Je suis dans l'obligation de déplacer une montagne et

je dois le faire en une poignée d'années, et tout seul évidemment, juste moi et moi. Mon cœur s'use, je le sens ; de plus en plus souvent, il me demande grâce. Pendant mon sommeil, une petite bougie reste allumée dans le noir, un mètre au-dessus du sol, à la verticale exacte de mon front. Je dois être le centre du cercle le plus vaste de l'univers, en un mot : du cercle je dois apercevoir le centre, puis le rejoindre et m'y maintenir malgré tous les courants contraires. Une fois que les choses ont été écrites par le grand auteur dans le grand livre, elles surviennent. J'ai l'impression d'avoir été démonté pièce par pièce : chacun de mes os a été ôté, dépoussiéré et remis à sa place, et de même pour chacun de mes muscles, chacune de mes veines, chaque cellule de mon corps a été

séparée de l'esprit, et vérifiée, avant d'être réintégrée dans l'ensemble ; j'ai subi un grand nettoyage. Elle a une vue perçante : ses yeux font des trous dans les hommes. Les lettres de nos deux noms entrelacées, comme les mailles d'un immense filet de pêche lancé sur le ciel. Nous pouvons à présent changer la couleur des objets, des maisons, des arbustes, des voitures, en les touchant simplement avec l'extrémité du doigt ; nous avons le pouvoir de mutation, nous repeignons ce globe à volonté. Elle vivra trois cents ans. Joyeux comme l'eau du torrent. Avec elle, j'ai trouvé mon miroir. Un écrivain est prêt à faire à peu près n'importe quoi si ça lui donne ensuite une histoire à raconter. Doux sera le jour où je tomberai de sommeil. Sur le champ de bataille, les forces en présence

sont colossales. Je suis obligé de façonner à mains nues une clé que j'introduirai bientôt dans la serrure de la porte de ma prison ; mes ennemis sont les plus puissantes forces de l'Univers. À présent, quand je parle, je n'entends même plus le son de ma voix. Un être monstrueux, mi-ours mi-homme, se dresse soudain au milieu de l'escalier, et de sa patte il lacère ma poitrine : je hurle et sors immédiatement de mon rêve ; je tremble comme si j'étais en papier. Je suis en train de désamorcer une bombe : moi-même. Créer une "machine de paix" comme il existe des "machines de guerre". Le matin au réveil, c'est comme si mon corps avait été restauré intégralement pendant la nuit, comme si je retrouvais les os de mes seize ans ; les rayons nocturnes m'ont irradié et

métamorphosé. Chaque journée doit être un chèque en blanc : j'inscris le chiffre de mon choix ; je ne dois jamais oublier : ce monde a été créé pour moi (mes parents ont créé le monde pour moi). Est-ce que je pense encore à elle ? oui : à l'heure qu'il est, mon cerveau reste complètement inondé. Je veux pouvoir la rembourser un jour. Toutes les lettres se prennent par la main et se mettent à danser en cercle devant nous. Nous n'avons pas peur ; pourtant nous naviguons au-dessus des hauts-fonds. Elle trouvera des alliés là où elle s'y attendait le moins, des agents doubles cachés dans le placard qui sortiront soudain exprès pour elle et lui donneront la combinaison du coffre au moment décisif. Nos deux cœurs battent en rythme, ils sont synchrones. Elle

et moi ? de la nitroglycérine dans un shaker. Toutes mes prières vont dans le même sens (et je sais que mon dieu est puissant). Le vent se lève sur le champ d'herbes hautes, emporte deux ou trois pétales de coquelicot dans son caprice. Je joue à saute-mouton avec la vie. Souvent, la nuit, je trinque avec Marcel Proust et le duc de Saint-Simon, de sacrés boute-en-train, buveurs, coureurs, et fortes gueules. Plus je deviens doué, plus je me découvre des ennemis ; c'est enivrant : être jaloué, détesté, calomnié ; les premiers pas de la célébrité. Je triche, je permute des pièces du puzzle, je ne respecte pas les règles de la réalité, je me prends pour un dieu. Je lève les yeux au ciel et tout l'azur m'enveloppe, et c'est comme si je me plongeais dans les yeux de l'absente. À ce

rythme-là, de vie, de lecture, de bagarre par l'écrit contre les éléments, je mourrai épuisé avant quarante-deux ans. Ma colère est si forte qu'elle serait de taille à éteindre le soleil. Pour la première fois de ma vie, je ne sais pas ce que contient mon avenir, ce que je ferai demain, après-demain ; le futur est devenu une mer étale, un désert silencieux ; je me tiens sur le rebord, face au vide, et j'attends, patiemment, le passage du trapèze volant. Je vais bientôt refermer le monde, comme on referme un livre. Le but à atteindre est tellement lointain, et plus j'avance plus il semble s'éloigner, qu'à la fin je suis persuadé que je marche à reculons. Que les dieux m'accordent une pluie de rêves. La prairie commence à onduler doucement, ses petites fleurs multicolores montent puis

redescendent et soudainement le sol semble s'envoler : je comprends que je me tiens dans un champ de papillons ; ils sont blancs, jaunes, orangés, et ils m'entourent comme pour m'escorter. Je vais vider l'océan, en le buvant d'une seule gorgée. Elle m'a apprivoisé. Nous allons lever la malédiction. Il y a là, en face, ma vie future, plus haute qu'un gratte-ciel, qui avance comme un rouleau compresseur et qui va dans quelques secondes m'atteindre et me broyer, et il y a moi, dont l'effort de pensée est si profond, et dont la détermination est si grande, que je peux d'un clignement des yeux arrêter le soleil en plein ciel. Je fais partie des hommes volants. Je suis effrayé par la beauté et par l'étendue de la vallée verte que je découvre à mes pieds. J'ai dû tellement me

battre pour arriver jusqu'ici entier, j'ai dû tellement me battre qu'aujourd'hui je possède certains pouvoirs un peu particuliers, comme celui de deviner une seconde à l'avance ce que la réalité va décider. Sur l'autoroute, je me double moi-même. Certes tout est possible, mais on ne peut pas arrêter le déferlement de l'océan, on ne peut que chevaucher cette prairie, naviguer dans le courant et le vent, attendre de voir où ils vont nous mener. Boutade : si elle recevait un euro à chaque fois que je pense à elle, elle deviendrait milliardaire. Cette galaxie est trop étroite pour moi, j'étouffe. Les êtres humains bâtissent de grandes choses lorsqu'ils n'ont pas conscience qu'ils sont en train de le faire ; deux exemple : l'art, l'amour. La vie n'est pas rose tous les jours,

le crâne pressé comme une orange, des charbons ardents cachés derrière les yeux. J'étais une feuille de papier capable de tenir debout toute seule, mais maintenant je voudrais pouvoir me déchirer en croix, dans le sens de la hauteur puis dans le sens de la largeur. La vie ne me laisse jamais de pourboire. Les petits lutins sont maintenant au travail ; descendus à l'intérieur du corps, ils s'emploient activement à lui rendre la force, la joie, et la sagesse. Il me reste toujours cette petite voix cachée derrière mon épaule, qui me dit que je suis sur la bonne route, que cette vie-là vaut la peine, que chaque mot que j'écris est béni dès qu'il touche la surface du papier. Arrivé à un certain point de ce chemin, nous ne pouvons plus faire marche arrière, nous

devons aller jusqu'au village et y entrer.
Quelqu'un qui lit en moi à livre ouvert.
Une seule rasade d'amour et vous repartez
pour dix mille kilomètres sans escale ; quel
carburant miraculeux ! Mon boulot, c'est
de semer des pétales de roses sous ses
pieds ; tout le reste est secondaire. La nuit
il fera jour. On entendra d'ici les anges
applaudissant. Pendant une seconde, aucun
être humain ne mourra à la surface de
la Terre. Le Temps deviendra substituable
comme de l'eau. Vous êtes né ? très bien, alors
sachez que vous vous trouvez au volant d'un
modèle de voiture un peu spécial : il n'y a
pas de marche arrière ; il n'y a pas non plus
de freins. Dès que je suis épuisé de sommeil
et m'assoupis, un deuxième corps sort du
premier et prend le relais, et de même quand

ce dernier est fatigué, et ainsi de suite ; bref, comme dans les usines, mes os font les trois huit. L'art est un dieu jaloux : si je refuse d'accomplir ma mission, si je ne donne pas le maximum, si je ne suis pas moi-même, c'est-à-dire un artiste intégral, alors je serai laminé. Les mots que je lis me répondent. Je suis pote avec des dauphins. Un week-end à la campagne chez une grande amie ; arbres et pelouses partout ; tout est vert, même le ciel semble vert ; des enfants courent dans le jardin et se poursuivent en riant. Les deux rivières se jetant à la mer, elles sont affluentes l'une de l'autre et se rejoignent à un certain moment ; ce moment s'appelle l'estuaire. Vous ne vous rendez compte de rien, si ce n'est que dans la journée vous riez sans raison et que la nuit vous dormez

comme un loir ; bref, vous l'ignorez, mais vous nagez dans le bonheur. On peut vivre sans, mais c'est bien mieux avec. Je parie sur moi à cent contre un. Je veux m'échapper de ce monde, je veux retrouver la liberté. Les fleurs se mettent à pousser soudainement à toute vitesse et sans limite ; alors, leurs tiges deviennent si longues et leurs corolles se tiennent si haut au-dessus des maisons, que ces fleurs peuvent se pencher jusqu'au sol, et s'y coucher en longueur sur une distance de plusieurs kilomètres, et rejoindre le lieu où je me tiens, pour entrer en contact avec ma peau et me faire sortir de ma mélancolie. J'ai été intime avec Marc Pautrel. J'explorerai les sous-sols de Saturne ; je coucherai avec les plus belles femmes du monde ; je discuterai des heures durant avec

Rachi, avec les plus grands lamas tibétains, avec Saint Thomas d'Aquin ; je vivrai aussi longtemps que je voudrai. J'ai beau essayer de me détordre, la vie me retord à chaque fois ; je veux redevenir rectiligne mais elle impose sans cesse à nouveau sa courbure ; elle maintient cette forme particulière qu'elle semble avoir choisie pour moi ; s'entêter ne sert à rien. Je n'abandonnerai jamais le combat. Penser comme on danse. Vivre dans un pays dirigé par un demi-fou. Pour apprécier pleinement la Paix, il faut avoir connu auparavant la Guerre, même très brièvement. Elle et moi, nous irons camper sur Jupiter un jour. Mon plus dangereux ennemi ? moi-même ; mes plus grands alliés ? les femmes. Je marche dans le vent du matin, je scrute le visage du ciel, je parle

aux inconnus, je fais rire mes amies, je dors chaque nuit et chaque après-midi, je lis, parfois j'écris ; quelle vie ! À la plage, un baigneur comprend soudain que l'océan est le corps d'une immense femme, et qu'à chaque brasse qu'il fait elle l'étreint. Une fée rencontre un hippopotame en larmes ; prise d'affection, elle l'embrasse sur le museau et aussitôt il se sent léviter, il décolle, il vole et il peut aller et venir lentement dans les airs au-dessus de la savane, comme un gros ballon dirigeable qui manœuvre aux côtés du soleil. Le cerveau totalement effacé par une journée si surprenante, je me laisse glisser dans le sommeil, et je coule à pic, jusqu'à ce que j'atteigne le fond et m'immobilise là, à l'horizontale sur le sable. Elle me fait la courte échelle. À l'intérieur de moi il y a un

coffre-fort, et elle seule en détient la clef. Elle est pour elle-même un paquet cadeau dont je vais dénouer le ruban. Elle touche du bois? oui : tout ce qu'elle touche se transforme en bois. Quelqu'un que je place sous ma protection par la seule force de la pensée. Pluie de poussières d'or, sans prévenir, chez moi, dans le salon, à travers le plafond ; c'est le bon côté de la vie : le versant clair de l'imprévu. La communion des saints, la communion des écrivains ; ces derniers, lorsqu'ils disparaissent, se mettent à discuter entre eux et à agir ensemble, société secrète, confrérie puissante. La solution apparaît lentement sur le ciel, comme une fleur géante qui s'ouvre ; au milieu des pétales, se tient le secret, le mécanisme. Expliquer pourquoi l'esprit humain, lorsqu'il

veut évoquer l'amour, parle toujours des fleurs (relire Proust). Elle m'a ouvert le corps ; rien de plus agréable sur la Terre. Une hygiène de vie inflexible : lever tôt, coucher tôt ; jamais d'alcool le soir (dérogation spéciale pour les grands crus classés) ; repas à heures fixes, ne rien avaler entre ; s'hydrater souvent, beaucoup d'eau ; rester seul dans le silence vingt minutes d'affilée au moins une fois par jour ; marcher une heure ou bien faire un quart d'heure de vélo ; lire longuement ; écrire un peu ; rire avec des amis ; cette hygiène de vie là, ou bien je l'adopte, ou bien mon existence deviendra un enfer. Elle s'assoie en tailleur sur le gazon pour dessiner sur son cahier, et bientôt les oiseaux s'approchent, sautillent jusqu'à elle, se posent sur ses épaules, sur son chapeau,

sur ses genoux, et regardent ses croquis ; l'un d'eux se met à chanter, les autres l'imitent. Le matin, je vais sur la plage me faire peigner par le vent. Tous ces êtres minuscules ! ils vivent entre les herbes de la pelouse, ils vivent même sous ma peau : des fourmis, des grillons, des coccinelles, des araignées pacifiques qui circulent à l'intérieur de mes bras. Le fou ne se rend pas compte qu'il est devenu fou. Le soir, je replie ma journée et je disparais. Chaque matin, je me réveille reposé comme si j'avais dormi dix ans. Dieu me fait des clins d'œil. Seules les étoiles du ciel peuvent me dire où je suis ; dans l'Antiquité on naviguait déjà comme ça ; je dois trouver le nom du lieu où je me situe et les choses deviendront d'une simplicité enfantine. Ne jamais avoir peur ; si j'ai peur,

je meurs ; si je n'ai pas peur, les solutions se lèvent d'elles-mêmes au milieu des herbes hautes. J'ai mal à la tête ? c'est parce qu'il y a débat chez moi et que les milliers de locataires de mon cerveau ne sont pas tous d'accord. Je ne sais plus à quel saint me vouer, j'ai l'impression que le comportement de mes amis ne répond à aucune logique, qu'ils disent blanc le matin et noir l'après-midi. La nuit descend sur mes épaules, me forme une grande cape, puis m'aide dans ma progression. Les femmes me traitent comme si j'étais déjà mort ; or on ne couche pas avec un cadavre ; pourtant, je suis sûr que je suis vivant. Au bout d'un moment, je dois me rendre à l'évidence : le match que je dispute est trop inégal ; l'arbitre a été acheté, mais pas par moi. Il va falloir partir, quitter cette

crique abritée, si somptueuse, si fascinante, lever l'ancre et regagner le large ; toute ma vie, je me souviendrai avec tristesse de cette île mythique qui n'était pas habitable, de ce paradis, mais inhospitalier. Ne pas hésiter à écrire son autobiographie quand on est encore jeune ; renouveler l'exercice : écrire ses mémoires une fois tous les dix ans (à vingt ans, trente ans, quarante ans, etc) ; les lecteurs compareront. Les voix des cent femmes reviennent chuchoter à mes oreilles. Je ne dois pas me préoccuper de ce que peuvent les autres et que je ne peux pas ; c'est une lutte entre moi et le monde, d'égal à égal, à la loyale ; je dois dessiner un cercle autour de moi et augmenter ma concentration. Je nous ai vus, dans le futur, tous les deux ensemble : un très beau

couple ; je nous ai vus comme je vous vois. Elle me dit soudain : « Je viens juste de naître ». Aussi belles soient-elles, les autres femmes glissent sur moi comme de l'eau. Les randonnées que nous faisons chaque été en montagne ; plus nous marchions, plus nous nous rapprochions du soleil. La vie va recommencer. Évidemment, devant elle les hommes tombent comme des mouches. Mon bateau prend l'eau de toutes parts, je réalise que le fond de la mer me désire, que les abysses me tirent avec la force d'une femme amoureuse. Jamais une aide véritable, ou alors, combien de fois ? une fois ? deux fois ? le reste du temps, la tempête sans discontinuer, obligé de tenir la barre entre les vagues des femmes, immenses comme des immeubles. Si je continue comme ça, je me

tue dans deux ans. Je crois entendre un rire pendant la nuit, mais non : c'est mon ventre qui gargouille. Je sais que je devrais voyager, sauter sans cesse d'un continent à l'autre ; je n'ai pas le courage, trop de problèmes à régler ici, et trop graves. Je cours comme un dératé avec derrière moi, cherchant à me rattraper, mon double maléfique qui veut m'assassiner. Comme il serait doux qu'elle se laisse aller, qu'elle s'abandonne comme une pierre qui roule sur la pente ; mais elle préfère se faire cube. Si je savais prier, je n'écrirais pas. Le grand vent de beau temps, somptueux, qui fait gonfler la voile et vous emmène au bout du monde. L'amour me guérira. Je ne suis pas croyant, au sens habituel du terme : ma religion, mon dieu, c'est l'art ; et j'ai un accès permanent

au paradis. Des morceaux de mon corps tombent, comme des cheveux ou des bouts de peau, mais là il s'agit de phalanges de doigts, de lobes d'oreille, un jour toute une main, puis un gros orteil, et le bout du nez, et bientôt un des deux yeux ; je devine qu'il faut faire quelque chose pour stopper l'érosion ; mais quoi ? Ai-je été ? j'ai peur de l'être, peur de l'être au passé. La sirène hurle dans mon crâne jour et nuit. Nous gagnerons cette course, nous franchirons la ligne d'arrivée les premiers, loin, bien loin devant le reste des êtres humains, les ordinaires, tous ceux en bonne santé. Elle a tout de suite vu où était le trésor. On ne commande pas aux corps, ils ont leur vie autonome séparée de celle des cœurs, ils savent ce qu'ils veulent et finissent toujours par l'obtenir. Je suis

comme au soir de mon ancienne vie. Vous reverrez un jour votre famille. J'ai un grand trou au milieu du corps et on peut voir au travers ; on m'appellera bientôt "L'homme percé". Entre elle et moi, six mois de météo chahutée, six mois aussi denses que six années. Je suis assis sur le bord d'un nuage, les pieds dans le vide, à dix mille mètres d'altitude, et je peux observer le merveilleux spectacle du globe terrestre, mais je ne peux toujours pas atterrir et poser les pieds sur cette planète. Il restera toujours en moi une partie d'elle, un minuscule territoire qui lui appartient et dont elle peut disposer à sa guise. Pouvoir vivre enfin comme un homme intégral. Vous pleurez autant que vous riez ? tout va bien, c'est que vous vivez. Nous ne pouvons pas nous retourner, nous ne pouvons

pas faire marche arrière, nous ne pouvons pas ralentir ; car derrière nous, la montagne du néant avance et nous talonne, gagnant, minute après minute, en hauteur et en vitesse. J'ai longtemps fait fausse route ; on n'est jamais sûr de rien. Un type qui jouerait aux échecs comme un pied. On m'a ôté le sommet du crâne et on m'a lentement vidé le cerveau ; à la petite cuillère. Plus épuisé que si j'étais décédé. Malgré le beau temps ensoleillé, je suis pris dans une tempête : des rafales de vent inouïes font voler des plaques de ciment rectangulaires à travers les rues, à hauteur d'homme, qui manquent de me tuer ; au milieu de cette tempête, une fée apparaît, elle étend les bras en croix et le vent change de direction, les dalles de ciment ne traversent plus les airs de long

en large, elles ralentissent leur course et se mettent à tourner en cercle autour de la fée ; avec les dalles dociles, la fée construit sous mes yeux un château mouvant, aux façades et aux tours souples comme des murs d'eau, immense maison de mille pièces, demeure dont les cloisons ont la douceur de la peau, corps vaste comme une famille de dix générations. C'est un miracle que nous puissions survivre, que nous puissions résister au traitement bestial que nous inflige parfois la vie. Le ciel vous le rendra. Un nouveau monde a été substitué à l'ancien et personne n'en a rien su ; sauf moi. Les arbres de la forêt sont devenus bleus, le ciel sans nuage est devenu vert. Le soleil ne se couchera plus jamais. Les femmes me donneront tout ce que je souhaiterai ; tout.

La nuit, elle entre dans les cimetières ; elle chuchote au-dessus des tombes ; et bientôt des formes humaines lumineuses soulèvent leur dalle et s'extraient du trou pour la suivre. Tout l'intérieur de son corps sera transformé en une immense fleur. La réalité voulait ma mort ; il a fallu que je la séduise par des mots ; et celle qui voulait me tuer, je l'ai mise dans mon lit. Souvenez-vous du soleil du matin, la clarté du jour prochain. Appelez-moi Tarzan : il vole de liane en liane, je saute de phrase en phrase. Plus seul que si la totalité des êtres humains avait disparu de la surface de la Terre, et qu'il ne restait plus que les animaux, avec lesquels je n'ai rien à partager. Je viens d'agrandir mon musée. Certaines nuits, je sors cueillir une ou deux étoiles dans le ciel. Elle me glisse

entre les doigts comme du sable et j'essaie de la capturer, alors que le grand désert n'est pas un lieu que vous pouvez posséder, c'est seulement un lieu auquel vous devez vous mesurer. Je ne voulais pas de cette vie-là, ce n'est pas ma vie ; on m'a volé mon corps. Il est venu vous voir accompagné de cent mille lettres de l'alphabet très en colère de ne pas avoir été imprimées dans un livre. L'océan ne dort jamais. Cette femme m'a décapité et elle est repartie avec ma tête sous le bras dans son pays merveilleux ; depuis, j'erre comme une âme en peine. Quelqu'un qui aime casser ses jouets. Elle reproduit une à une toutes les erreurs que j'ai commises avant elle. L'euphorie qui emportait tout le monde à cette époque, comme une bille roulant sur un lac gelé ; les garçons et les filles baisaient

comme on respire. Les pique-niques l'été au bord du fleuve, toutes ces choses que je n'ai pas vécues — à moins que j'aie tout oublié, que j'aie vidé sans le vouloir ma mémoire. Toute ma vie, je l'ai passée à me battre. Je me heurte à une opposition frontale de l'extérieur, contre laquelle même mes plus puissants alliés paraissent inopérants ; c'est très bon signe : cela signifie que j'ai vu et dit quelque chose qui n'aurait dû être ni vu ni dit. Elle a transpercé ma poitrine et gravé le bleu de ses yeux dans le rouge de mon cœur. Je suis décédé il y a des années mais elle va me ressusciter, elle va me rendre à la vie ; pourquoi ? parce que d'après elle j'ai de la valeur. Je traite mon corps comme une machine cassée dont chaque pièce pourrait être utilisée d'une manière détournée ; je

traite mon corps comme s'il était un dictionnaire. Je sais comment augmenter ma vitesse de vol. Depuis vingt ans, je tourne sans relâche le disque gradué du coffrefort à la recherche de la combinaison, et à présent me voici à la veille d'entendre le déclic et de voir la porte s'ouvrir. La ronde des corps, dans le silence des chambres à coucher. Une femme dont les pouvoirs magiques sont si grands qu'elle est capable de vous transformer en dauphin. De son ombre, elle me protège. Je fais comparaître devant moi tous ceux qui depuis ma naissance m'ont fait souffrir intentionnellement, long défilé. Je n'ai pas peur de l'infini. Chaque matin, ça recommence : pendant toute une journée, au moins cent décisions à prendre, et toujours faire attention à ne pas commettre l'erreur

du mois. J'avance de plus en plus vite dans le tunnel obscur mais le point lumineux n'apparaît jamais. Des millions d'anges se sont rapprochés de nous et forment un cercle à l'orée des nuages. Ce sera une vague plus haute qu'un gratte-ciel : un raz-de-marée de grâce tombera sur elle. Pour saluer l'événement, le jour réapparaîtra en pleine nuit l'espace de trois minutes, les plus surprenantes et les plus belles minutes que l'Histoire récente aura connue. Je dois trouver la solution, je dois résoudre cette équation, même si pourtant je n'en possède pas les données ; mais c'est comme si la suite de toute sa vie, heureuse ou malheureuse, en dépendait. Des petits cailloux dégringolaient par instants du haut de la montagne, telle une cascade intermittente de pierre. Le

dernier soleil du jour éclairant le sommet des échoppes : beau comme un grand verre d'orangeade. Le monde marche avec moi, la Terre marche avec moi, je la tire à ma suite comme un cheval son sulky. Certains envoient des fleurs et moi j'envoie des mots : tous les jours un nouveau bouquet. Sa seule présence ici met toute la ville en joie. Plus je découvre les autres, moins je me comprends moi-même. Un morceau du monde est manquant ; je sais que c'est à moi soit de le retrouver, soit de le remplacer. Toutes les langues du globe sont tombées sur moi un matin ; au réveil, des milliers de dialectes traversaient mon corps de part en part, comme l'aiguille du tailleur traverse le tissu. Une vision tellement faussée de la réalité, que je suis persuadé que toutes les

personnes que je croise dans la rue me crient :
« Mains en l'air ! » Suspendu dans le vide,
retenu par ma main agrippée à sa main.
Jugement d'un ami, en mon absence : « Marc,
il est comme un enfant : il veut tout, tout
de suite ». La vie m'apprendra la patience. Je
suis assis au milieu du désert et ma mission
consiste à coller chaque grain de sable aux
autres grains de sable pour recomposer les
pierres dont ils sont tous issus, et avec
ces pierres rebâtir ensuite toutes ces villes ;
j'ai du travail ! Des centaines de minuscules
lumières bleues apparaissent dans la nuit,
sortes de lucioles azurées. La lune la caresse
d'une façon que les prêtres condamnent. Elle
me fait mourir lentement. Je me fierai à mon
rire. Nous galopons tous au même rythme,
dans la grande prairie, la toundra, la vaste

plaine, la savane, le désert, la forêt de sapins, ou le vieil océan ; notre troupeau léger coure vers son destin. Il me faut avoir moins peur. Un jour, je mourrai de ma belle mort. Je découvre que les villes imaginaires que j'avais inventées en rêve, ont été mystérieusement édifiées pour moi au cours de ces années, et qu'à présent je peux réellement en arpenter les rues. Je dois essayer de me voir aussi clairement que je la vois. Certains jours, j'ai l'impression d'avoir sauté en parachute sans prendre le parachute ; la terre se rapproche de plus en plus vite et il va falloir trouver une solution ; puis j'ouvre les yeux et ce n'était qu'un cauchemar. Je suis un héros antique ; tous les ans, une femme me démembre, bras et jambes détachés, et bien sûr le crâne ôté ; mais en trois jours mon corps se

régénère : de nouveaux attributs sortent de mon tronc et je gambade à nouveau sur la pelouse comme un enfant. Il faut beaucoup dormir, et surtout il faut réfléchir, réfléchir, encore réfléchir : la solution est à ce prix. Heureusement : je suis aidé par eux, je suis aimé des mots. J'ai été cueillir un bouquet de phrases dans la bibliothèque. Je ne peux pas être tué (même si je peux disparaître). Toutes les nuits nous nous levions, et le filet sur l'épaule, nous partions à la pêche aux étoiles. Puissent cinq anges gardiens la protéger jusqu'à la fin de ses jours. Les ennemis qui m'assaillaient sans relâche sont en déroute, mais ils reviendront, je le sais ; je me prépare. Le jour où on perd confiance dans les mots, on périt. Je m'allonge, je ferme les paupières, et j'ouvre ma nuit

délicatement, comme s'il s'agissait d'un écrin. Arrivé à un certain âge et à un certain point de charisme, la conquête de la liberté n'a plus aucune importance car les puissants aliènent la leur pour se soumettre à la vôtre. J'ai joué les magiciens, et tel Houdini, je me suis faufilé entre mes chaînes, j'ai écarté mes menottes, et j'ai quitté ce monde usé. S'il me fallait devenir un animal ? par ordre de préférence : un dauphin, une marmotte, un faucon, un lémurien, une chauve-souris, une girafe, une hirondelle, ou une rainette. Vous pouvez avoir bon espoir. J'ai senti en quelques mois mes capacités intellectuelles et physiques décupler, comme si je disposais dorénavant non plus d'un seul corps, mais de trois ou quatre corps distincts et identiques, des doubles qui pouvaient, soit se superposer

l'un sur l'autre de façon parfaite, soit aller chacun de son côté effectuer une tâche différente en mon nom. Être une anomalie au milieu de la société. Plus le temps passe, plus la montagne enneigée qui se dessine sous le ciel devient grande et devient belle, versants, facettes, pointes et plateaux; le sommet continue de s'élever et tutoie chaque jour davantage les étoiles. Un arbre sortira de terre et atteindra en quelques secondes une hauteur de dix mètres. Certains animaux se mettront à parler en langue humaine à certaines personnes. Sous le ponton, l'eau de la rivière danse au rythme de mes pas. Je sais marcher dans la nuit, j'y avance avec aisance. Quand je me concentre, j'arrive à apercevoir mes lecteurs au travers de ma feuille; je les vois, là-bas dans le futur, qui

scrutent la surface de l'eau. Chaque matin le soleil se lève, chaque matin ce miracle se reproduit. La vie joue à me massacrer. Il faut que je reconstruise ma forêt avec méthode en utilisant les pièces du jeu de construction ; je ne dois pas prêter attention aux autres, ils sont là pour me tuer, ils essaieront sans relâche ; il faut que je me concentre sur les arbres et sur les buissons. L'été, la baignade du matin, les quelques brasses dans la piscine dès le lever, avant même de déjeuner, l'eau onctueuse qui caressait le cou, les bras, le dos. On paie des gens pour me juger et pour me faire souffrir. L'insupportable vérité, on peut parfaitement vivre en tête-à-tête avec l'insupportable vérité. Un jour je serai libéré, une main me touchera et me donnera le monde en cadeau. Le dictionnaire et tous les

autres livres sont mes chaudes couvertures, le seul endroit vivable, partout ailleurs c'est le froid et la guerre. Si je compose un savant mélange entre l'instinct et la réflexion, je saurai alors comment agir. Sauter le mur à pieds joints. Peu importe, puisque le monde est sous les ordres de mes mots. Nous nous laisserons dériver jusqu'aux eaux tropicales. Même douloureuse, démente, épuisante, triste à se tuer, cette vie reste une vie d'exception ; je ne l'échangerais pas contre une autre vie. J'ai fait tout ce que j'ai pu et ça n'était pas suffisant ; mon champ d'action est encore plus limité que je ne croyais, quelques centimètres carrés seulement à l'échelle d'une vie : on ne peut rien construire avec ça. Je ne parviens pas à décélérer, mon corps ne cesse d'accélérer, je ne distingue

même plus les planètes autour de moi. J'ai été élu, je n'y peux rien. Chaque jour, je mets de côté quelques forces pour, le soir venu, les envoyer par une prière à celle qui en a urgemment besoin. Les lettres la soulèveront de terre et la déplaceront hors les murs de sa prison. Je ne suis même pas la moitié d'un être humain. Ne jamais cacher deux secrets à la fois (sinon on s'égare). Voici maintenant le moment pour moi de prendre quelques risques. Les êtres humains n'ont plus leurs yeux, alors je vais les leur rendre ; c'est ça, mon travail : toute une vie pour redonner la vue à mes semblables. Nous nous retrouverons au paradis du sommeil, là où les oiseaux chantent sans fin, là où l'herbe reste verte et les fleurs ne fanent jamais, là où les papillons vivent trente mille jours.

Elle et moi nous n'avons pas creusé assez profond ; l'eau était là, sous nos pieds. Se rappelle-t-elle quand elle m'a rencontré : elle ne voulait parler à personne d'autre qu'à moi, elle faisait la tête à tout le monde mais devant moi elle souriait comme si Dieu avait logé dans son corps. Personne n'est capable de vérifier ses souvenirs. Je ne suis pas assez concentré, c'est pour ça que je ne n'arrive à rien : je suis dispersé comme le pollen. Même si tout s'arrêtait d'un coup, une chose continuerait toujours : les mots et les phrases qu'ils composent. L'enivrante sensation d'être un dé qu'une puissance supérieure fait rouler dans sa paume en riant. Je suis dangereux pour les gens qui m'approchent de trop près. Je brûle sans me consumer. Un jour, tout ce cirque prendra fin, et je pourrai vivre

sereinement, incognito dans le secret des villes. Ma soudaine vulnérabilité me créé un bouclier. Comme pendu par les pieds, incapable de se sauver et de la sauver. À cette seconde précise, j'ai vraiment cru qu'on venait de me poignarder et que la vie quittait mon corps. Maintenant, il me faut trouver encore d'autres alliés, encore d'autres appuis. Ce carnet, c'est ma deuxième maison. Venues du fond des âges, des millions d'âmes pensent à moi ; mes morts ne m'oublient pas. Son image fait partie de moi. Je me souviens parfaitement : je suis devenu ivre sans avoir rien bu et je n'ai pas dessaoulé pendant vingt-quatre heures, et j'ai pensé à elle tout le temps alors que je ne connaissais rien d'autre que son prénom. J'avais des fraises dans la bouche du matin au soir. Le Ciel est

en train de refermer le grand livre. Je suis un destructeur-né ; j'aime créer des champs de ruines ; j'essaie d'arrêter, j'essaie de me soigner ; mais tout le monde m'encourage en silence, tout le monde aime les ruines. Personne ne m'attaque jamais, j'inspire la crainte, car ils savent que je suis un cobra. Je peux combler ce précipice. Ce moment sera doux comme le parfum des tilleuls au printemps. Elle deviendra une fleur géante, une fleur inconnue comme il n'en a jamais existé nulle part. La porte s'ouvrira un dixième de seconde et je devrai bondir pour me glisser dans un souffle. Si je maîtrise le langage, si je sais diriger les mots, s'ils sont mes alliés, alors je serai libre. Chaque fois que je dois faire un choix, je fais le mauvais choix ; invariablement. Les animaux

de la forêt se languissent de sa voix. Elle me plonge la tête sous l'eau et la ressort en riant. Pendant que nos deux esprits vaquent à leurs occupations, nos deux corps se rejoignent en cachette. J'aimais cette vie dans laquelle chaque jour une petite pierre s'ajoutait sur une autre pierre ; nous avançons à petits pas mais nous ne cessons pas d'avancer. Je me vois poser un pied devant l'autre et tous les gens me regardent marcher ; je n'ai pas le droit de tomber. Elle m'a donné les clefs de mon corps. La retenue de mots accumulée depuis tant d'années va bientôt devenir trop lourde pour le remblai de béton, et le barrage cédera, et le monde sera submergé et modifié par toutes ces phrases en liberté. Les pierres les plus grosses pourront voler, les arbres sauront parler, certains hommes

et certaines femmes parviendront, quelques jours par an, à changer de temps à volonté. Elle et moi : reliés l'un à l'autre d'une façon qui défie la raison. Un jour, elle retrouvera la lucidité dilettante. Si nécessaire, elle creusera jusqu'au centre de la Terre. Les flots de l'océan danseront pour elle. Les montagnes s'inclineront devant sa beauté, et son intelligence fera s'évanouir de stupeur les plus grands philosophes. L'union fait la force. Plus les obstacles deviennent élevés, plus je parviens à sauter haut. C'est dans ces moments-là, où je me sens si dispersé, que je dois solidifier mon corps et devenir dur comme la pierre. Le monde ne sait pas qu'il existe, moi si. Moi, un roseau ? plutôt une montagne ! l'Everest, et vivant, et pensant. Nobody knows ; personne ne

peut savoir ; le pire arrive rarement ; le pire n'arrive presque jamais ; nous travaillons jour et nuit au meilleur ; et nous sommes des vrais professionnels. Il faudra me passer sur le corps, et le cas échéant il faudra ensuite soutenir la longue vengeance de mes alliés. Lentement, très lentement, je parviens à faire bouger l'axe de la Terre. Qu'est-ce que je vais devenir, à présent ? Je parle à un mur. Je cherche à obtenir un autre corps, très différent, entièrement constitué de gouttelettes de rire. Je devrai la porter dans mes bras sur des centaines de mètres. Nous nous ressemblons tellement ; moi c'est elle, et elle c'est moi. En tant qu'auteur, je ne suis pas seulement un OVNI : même parmi les autres OVNI je suis encore un OVNI. Il me suffit de tourner la clé pour actionner

la serrure et pivoter la porte ; simple comme bonjour ! Je suis un homme sans tête. C'était à peine croyable, encore pire que dans un rêve : chacun de nous saisissait le livre à tour de rôle et lisait à voix haute, pour l'autre, les poésies de Paul Éluard ; sur le banc à l'ombre des arbres de la grande cour carrée. Les marronniers ont des oreilles. Imitons les oiseaux migrateurs : posons-nous sur les fils électriques pour nous reposer quelques heures avant de reprendre la route. Je n'ai pas le choix, je dois forer des ouvertures à droite et à gauche, au-dessus et au-dessous : que l'air circule, que de nouveaux personnages puissent entrer dans le débat de mon âme. Ce paradis est une prison dorée ; j'ai passé vingt années en prison. Des dizaines de personnes ont déjà réussi à traverser la

Manche à la nage ; c'est faisable. J'ai pris trop de précautions avec la vie jusqu'ici. Chaque soir on s'endort comme on meurt, comme si on ne devait jamais rouvrir les yeux. Depuis dix ans, je cours à toutes jambes pour m'enfuir ; maintenant, nous sommes deux à courir. Ma raison de vivre ; l'aboutissement de toutes mes pensées secrètes, que je le veuille ou non. Ce sentiment est si dense qu'il traverse la galaxie de part en part, telle une boule de feu frôlant les planètes, perçant la nuit spatiale à la vitesse de la lumière. Personne ne sait d'où je viens et depuis quand je marche ; ils sont tous comme les astronomes des premiers siècles qui avaient la certitude que la Terre était le centre de l'Univers et que le Soleil tournait autour d'elle. Au bout d'un moment, on n'est

plus capable que d'une seule chose : retirer ses vêtements, se glisser sous les draps, et sombrer dans le sommeil. Si quelqu'un sait comment stopper cette roue géante, comment sauter en marche, je suis preneur. À la façon des faisceaux divins rayant les toiles saintes de la Renaissance, des fils d'or descendent du ciel, reliant chaque étoile à une partie de mon corps, et signifiant : "celui-ci est notre homme". Je la sauverai malgré elle et malgré tout. La nuit est sans lune, sans étoile, elle est noire comme un cauchemar. Vous êtes en train de vous débattre avec le plus passionnant casse-tête chinois qu'il vous ait jamais été donné d'essayer. Votre vie est ce casse-tête chinois. Dès que j'effleure son corps, une musique spéciale sort du ciel. Si elle ne le fait pas pour moi, qu'elle le fasse au

moins pour elle. Elle est la Reine parce qu'elle se bat pour vivre, d'une façon dont aucun de nous n'est capable. Je marche dans le vide au-dessus du précipice ; mais puisque je ne le sais pas, je ne tombe pas. Quand j'étais petit, tout ce que je voulais obtenir plus tard, c'étaient des milliers de filles ; au lieu de ça, j'ai eu des milliers de mots ; la vie est bizarre. Je retourne les cartes à jouer et au dos de chacune je trouve un as : tout un jeu composé des quatre mêmes cartes. J'ai traversé la clôture électrique sans rien sentir et sans une égratignure. Je me suis déjà cloné en secret deux ou trois fois pour stocker dans des enveloppes charnelles amies quelques tonnes de vieux souvenirs dont je ne voulais plus. J'ai appris à ne plus respirer que quelques jours par an, je peux demeurer en apnée

le reste du temps ; donc je me suis installé au fond d'une piscine, je vis dorénavant sous quatre mètres d'eau. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'était l'amour, alors je lui disais imagine que tu puisses te déplacer à volonté dans l'Espace d'une étoile à une autre à la seule force de tes bras et de tes jambes, comme si tu nageais, allongée dans les champs d'astéroïdes. Elle refusait tout cela, tel un enfant qui ne voudrait pas apprendre à parler ; je devais tout reprendre depuis le début avec elle : les voyelles, les consonnes, les syllabes et les sons. Je vais tout faire pour l'extraire de ce lieu de perdition ; je ne repartirai pas sans elle ; j'attendrai le temps qu'il faudra mais je ne l'abandonnerai pas. Elle aussi elle a été élue. Bien sûr, elle peut refuser son cadeau ; mais certaines choses ne

se refusent pas. J'ai bonne confiance dans le pouvoir de mes mots ; ils valent bien mieux que moi. Un livre dont la fin n'arrive jamais, qui créé sans cesse de nouvelles pages comme les arbres créent des feuilles. Écrivain à perpétuité. Avec moi, les éditeurs et les femmes sont pareils : tous sont persuadés que je n'existe pas, que je ne suis qu'une de leurs illusions. Qui va lentement va sûrement, je ne cours pas aussi vite que mes confrères, mais mes jambes pratiquent le geste depuis des décennies et rien ni personne n'a le pouvoir de stopper ma progression. Je suis composé de femmes comme l'Univers est composé d'hydrogène. Le rêve est terminé, je dois maintenant me lever, me laver, manger, et aller marcher. J'aurai au moins réussi à léviter. J'ai bien envie de me mettre

en vacances de moi-même durant un ou deux mois. Nous ne savons pas si nous nous en sortirons à la fin. Nous menons tous un combat de longue haleine contre la culpabilité et la peur. Une mystérieuse prise de judo a précipité mon corps au sol, le basculant par-dessus la hanche de cet adversaire invisible. En m'approchant de la maisonnette, je me retrouve devant un homme d'un certain âge, et que je reconnais parce que j'ai déjà vu sa photo chez elle ; sans se présenter, il m'interroge. Je crois qu'il me fait passer un examen : il veut savoir si je suis sincère et si je suis informé de tout ; ou alors, au contraire, il cherche seulement à comprendre pourquoi je m'intéresse à sa fille. Même à deux cents kilomètres de distance, à notre insu elle et moi faisons sans arrêt

de la transmission de pensée. Béni soit le jour de sa conception. Je ne parviens plus à ralentir. Je ne peux plus vivre normalement, calmement, à l'abri de l'urgence des secondes qui pleuvent, de plus en plus nombreuses, de plus en plus serrées, orage qui s'apprête à tout submerger. Bienvenue dans le grand bain ; ici, vous n'avez plus pied ; il vous faudra bien apprendre à nager ; ou alors vous coulerez. Je ferai d'elle un pays. Prouvons à deux que Dieu existe. Qu'elle embrasse pour moi le bel océan. Solide comme le roc, plus stable qu'une montagne soudée aux profondeurs de la Terre, capable de résister à tout. Elle a l'intuition de son futur, elle sait qu'il lui faudra passer par le chas d'une aiguille et elle sait qu'elle y parviendra. La voie de passage est si étroite ;

donner de la voie ; hausser la voie. Mes mains bourgeonnent, en quelques secondes je vois les branches et les feuilles couvrir mes paumes, toute une forêt sur mes bras. Vous êtes écrivain ; vous vous êtes disputé avec le livre que vous écriviez ; chacun voudrait une réconciliation, mais ni le texte ni vous, ne faites le premier pas. Quelque chose est en train de tenter de me voler le secret que j'avais caché au milieu de mes livres ; je trouverai cette chose et je la réduirai en cendres. N'attaquez jamais un écrivain ; mieux vaut encore essayer de caresser un crotale. Des milliers d'yeux m'entourent et me regardent : la pièce en est remplie à ras bord, du sol au plafond. Le soir, disparaître sous les draps pour une nuit qui durera toute la vie. Le nihilisme contemporain

essore les esprits faibles. Finalement, le boulot n'est pas si compliqué : il suffit de mélanger le dictionnaire ; comme une écriture automatique, mais faite à la main. Je possède une petite boîte magique, de forme cubique et grande comme la paume ; le soir, je la pose au pied de mon lit et elle me protège de tout danger pendant mon sommeil. Courons ! le premier qui atteint l'océan a gagné. Nous buvions du sirop de menthe au goulot de la bouteille plastique, le vert descendait dans nos corps. Les vraies preuves d'amour sont données en silence. Il faut qu'elle me donne la main et ne me lâche surtout pas, ça va la secouer mais elle verra que le voyage vaut le détour : une traversée de la galaxie à grande vitesse. Elle m'a offert une troisième jambe ; jusque là, je comptais

les cinq doigts soudés à ma paume, et je ne voyais en face que deux bras plus deux jambes soudés à mon tronc. Pourquoi croit-elle que le Ciel nous a donné des corps ? ce n'est pas pour les admirer ; c'est pour jouer avec. Toute illuminée, rénovée, réorganisée, la ville nous faisait de l'œil. Ma main ne tremble pas, je sais où je vais, et le bonheur m'habite. La nuit je dors à l'intérieur d'une rose. Je suis au soir de ma vie mais je viens de gagner un ticket de résurrection ; ma version 2 va prendre le relais ; je ferais bien d'attacher ma ceinture. Ma vie est entre mes mains. Orange, vert, azur, fuchsia, toutes les couleurs défilent devant mes yeux, toutes les couleurs mais plus aucune image. les monochromes ont tout remplacé ; j'ai été aveuglé. Le Ciel ne m'aime pas ; il œuvre à

mon malheur. Mais je suis grand maintenant, je sais me défendre, je connais le maniement des mots, les mots sont mes amis, certains n'obéissent même qu'à moi. Il suffit que je me bloque une semaine, que j'écrive un bon livre, et tout ira mieux. Régulièrement, on m'envoie des hommes et des femmes dotés de pouvoirs spéciaux et qui sont chargés de me tuer de façon symbolique ; mais l'un après l'autre ils deviennent mes alliés et me communiquent leur savoir. Les millions de voix qui se sont tues attendent que d'autres parlent pour elles. Vous savez bien que je n'existe pas. D'une main je tiens la vie, de l'autre main je tiens mes phrases. En moins de deux mois, c'est la seconde fois que je suis balayé comme un fétu de paille. Nous n'avions jamais pleuré ensemble. J'ai oublié

l'emplacement de mon cœur à l'intérieur de mon corps : trop d'émotions, ces derniers temps. Personne ne peut résister à l'amour ; personne ; autant stopper le Yang-tseu-Kiang. C'est sa vie et elle n'a pas le droit à l'erreur ; si elle se trompe, elle dévale la pente et sa chute sera sans fin ; heureusement, les anges gardiens veillent sur elle. J'aimerais à nouveau vivre à ses côtés, au cœur de la forêt en compagnie de nos amis les écureuils et les biches. Mieux vaut périr parce qu'on a fait ce qui était juste, que survivre dans le mensonge. Pour moi je n'ai pas peur, je suis déjà embaumé ; c'est pour ceux qui m'entourent que je suis inquiet. Dieu est sans doute parti en congés. On voudrait pouvoir emmener dans l'arche de Noé toutes les personnes qu'on aime, mais ce n'est pas

possible. À nouveau, plaignons les gens à qui il n'arrive jamais rien de compliqué ou d'intense ; pour notre part, nous sommes secoués comme le sable dans la tempête, mais nous ne nous ennuyons pas. Comme le sable dans la tempête. Cet après-midi-là, elle et moi discussions de choses et d'autres quand un petit chat noir entra par la fenêtre et vint se frotter à nos jambes. Elle portait toujours des vêtements merveilleux avec des couleurs impossibles volées aux arcs-en-ciel. Mon amour soutiendra ma patience. Ma récompense sera immense. Je dois retrouver les traces de ma vie d'antan ; je dois retrouver mes souvenirs. Vous êtes le premier humain arrivé sur la planète Mars et qui parvient, inexplicablement, à respirer, marcher, survivre ici, malgré

l'absence d'oxygène et le froid. Si elle ne s'accroche pas au dauphin qui l'escorte, elle coulera comme une pierre et sa vie sera perdue. Chaque nuit des gens essaient de me tuer, et chaque nuit je me redresse soudainement dans mon lit pour constater que je suis toujours vivant. Le stylo se dresse de lui-même et il peint ligne à ligne la plaine et ses prairies fertiles, allongeant des champs à l'ombre des nuages. À l'automne, les arbres font comme si les humains n'existaient pas, ils endossent leur pull-over de feu. Les phrases sont-elles vivantes, oui ou non ? En fin de journée, j'ai tellement travaillé que les lettres me collent aux doigts. Qu'elle regarde la lumière qui vient vers elle et rend son corps de plus en plus léger et bientôt transparent comme s'il était en verre. La

femme que j'aime habite à l'intérieur de mon corps, de sorte que nous sommes dorénavant deux occupants dans cette maison. J'ai terriblement froid, et faim, et je suis seul comme à la création du monde. Vous étiez attablé à l'intérieur du paradis et vous ne le saviez pas; ce n'est qu'une fois dehors que vous comprenez. Toutes les femmes sauf une. Elle était ma protectrice; appelez-là comme vous voulez. J'ai un cerveau trop petit; il n'a pas assez de souffle; il ne peut saisir la réalité que par bribes; c'est pour ça que je n'ai pied à peu près nulle part dans ce monde-ci et que je coule. Imaginons la montagne la plus élevée et la pente la plus abrupte, avec elle et moi au sommet, dont le désir est de parvenir en bas le plus vite possible; il nous suffirait de plonger dans

le vide la tête la première. Tout vrai livre s'écrit en commençant par la fin ; quelques heures avant sa mort, l'écrivain trace enfin les premiers mots de son épopée. Comme si on avait volé mes yeux pendant mon sommeil : je me réveille et mes globes oculaires ont été remplacés par des balles de ping-pong, douleur morale insupportable. Une fois je perds, une autre fois je perds, jamais je ne gagne, évident comique de répétition. Ma créance sur le monde vient d'augmenter. Certaines choses ne pourront être écrites que par moi ; je sais lesquelles. Les étoiles ce soir sont capricieuses, elles désobéissent ; elles cherchent à couper les liens qui les rattachent à moi ; elles aimeraient s'amputer pour partir errer seules. Que je me souviene de jadis, quand j'étais vivant. Les chaloupes

ont deux rames, les avions ont deux ailes, les humains ont deux jambes ; ôtez l'une d'elles, ils périssent. Je ne sais plus résister seul ; sans elle, je ne sais plus parer les coups. Non loin de moi se trouve un puits conique qui m'aspire avec une force phénoménale, comme s'il fallait qu'en m'y retrouvant collé je le comble de mon corps. Il y a des gens qui se noient dans un verre d'eau. Quand on se retrouve privé d'oxygène, on se met à réfléchir très vite : un jour vaut un an. Je suis cet océan unique qui recouvre la surface de la Terre, encerclant les continents, s'insinuant en chacun d'eux par les fleuves et les rivières. C'est elle qui me sauvera et se sauvera en même temps. Je souffle doucement dans mes paumes et tous les humains disparaissent aussitôt, à l'exception d'elle et des quelques

êtres qui l'aiment d'amour. De plus en plus souvent maintenant, mon corps quitte mon corps et s'élève au-dessus de lui-même, et il le voit qui marche, qui va et vient, qui parle, comme si tout était normal. Personne ne croira le quart de ce que j'ai écrit ; Dieu merci. J'ai hâte d'entrer dans l'hiver pour me transformer en glaçon. Je flotte entre deux eaux et je voudrais que ce moment dure toujours, à égale distance de l'Amérique et de l'Europe, au beau milieu de l'océan, entre le soleil et le crépuscule, ni dans la vie ni dans la mort. La rage de ceux qui sont enfermés dans la prison de leur corps et qui ne parviennent pas à faire sauter les grilles. Ne pas s'épuiser inutilement contre les barreaux, ne pas se blesser ; plutôt penser, se souvenir de Sade, emprisonné à la Bastille

sur les ordres de sa belle-mère, et écrivant les 120 journées de Sodome pour se venger. Je referai le même geste, dix fois, vingt fois, cent fois s'il le faut, car je sais que ma place d'homme juste est ici. J'ai quarante années d'archives intégrales à ma disposition : je dois les épilucher pour trouver des techniques de combat. Mon art martial à moi, c'est la lutte d'ombres. Des gens entrent dans ma tête sans frapper, ils s'asseyent, restent là à me regarder en silence, puis repartent au bout d'une demi-heure ; ils s'installent chez moi, dans les fauteuils de mon cerveau, ils ne se gênent pas. Elle m'a fragmenté l'esprit. Quand j'allonge le bras devant moi, le paysage se rapproche lentement à la façon d'un décor installé sur roulettes ; on jurerait qu'un aimant caché en moi, tracte l'horizon

jusqu'à le coller sur ma paume. Je croyais que tout allait bien et que je contrôlais la situation, mais j'avance en fait sur un faux plat et la pente me fait imperceptiblement glisser ; la vallée verte m'attire malgré tous mes efforts, rien à faire. J'existe. J'aurais aussi bien pu mourir très jeune, à douze ou treize ans. Je ne dois jamais oublier que mes écrits sont vivants : ils renferment des héros de chair et de sang qui respirent exactement comme moi, et ils abritent aussi le feu de ma pensée ; je ne peux pas les abandonner ; je dois les relire et les réécrire, toujours retravailler. Pierre à pierre nous construisons une tour immense qui sera un pont vers les autres planètes. Je m'assois nu sur la moquette et c'est alors que des fleurs me poussent partout sur le corps :

longues tiges et corolles grandes ouvertes ; tulipes, roses, pivoines, lys, tournesols et jonquilles, coquelicots, orchidées, violettes et giroflées ; voilà que je deviens un homme-jardin. Je marcherai sur l'eau ; je dormirai sur les nuages. Je la regardais comme si elle avait été un bonbon acidulé enveloppé dans son papier. Je n'arrête pas d'escalader ; je gravis la montagne depuis bientôt trente années mais le sommet s'éloigne à mesure que je m'élève ; la montagne grandit elle aussi. Marc Berg, Marc la montagne. Je me laisse facilement aveugler par les femmes et j'y prends du plaisir. Elle est le Nord, je suis le Sud, à nous deux nous sommes la boussole géante de ce pauvre vieux globe. Parfois, la vie est du sirop. Je crois que cette fois j'ai trouvé ma maison. Ses yeux sont

bleus et elle porte un pull vert, alors je lui offre un bracelet rouge sang. Le dieu des couleurs est descendu sur elle. Nous nous tenons debout dans les airs, l'un en face de l'autre, appuyés sur un sol mystérieusement invisible pour tous, même pour nous ; les badauds s'attroupent et nous montrent du doigt. Une femme est venue de très loin pour me faire un cadeau. Un feu qui brûle à l'intérieur de mon corps, qui le creuse comme un foyer et y transporte mes yeux pour qu'ils admirent au plus près le battement de la vie. Dieu ne la lâche pas d'une semelle, il veut veiller sur elle. Entrons dans la nuit soyeuse pendant qu'il est encore temps (elle ne nous attendra pas toujours). Je rêve d'un monde dans lequel ne vivraient que des gens sains d'esprit ; je serais le seul fou. Son corps est

si souple qu'on jurerait qu'il est à l'intérieur composé de tissus, de bandelettes enroulées l'une sur l'autre, ballot, quenouille, pelote de laine qu'elle déviderait face à moi, comme les humaines qui se déshabillent devant l'homme qu'elles aiment. Coquille de noix chahutée par la tempête jour et nuit, et pourtant ignorante du danger, trop frêle pour que les déferlantes parviennent à la couler ; mais près des côtes, le premier rocher pourrait la briser. Elle est obligée de s'ouvrir, il le faut, la communauté des vivants attend son bonheur ; elle doit le faire ; toutes les fleurs s'ouvrent quand le jour apparaît. Nous avons chacun notre escalier, et moi aussi j'ai compté toutes les marches qui depuis ma naissance m'ont amené jusqu'ici. Je ne tiens même plus debout dans mes vêtements. La fée m'a

mélangé le cerveau, je ne sais plus où se trouve la réalité : devant, derrière, à droite, à gauche, je suis totalement désorienté, je suis désaxé. Après une douzaine d'heures d'effort, le soleil est tellement épuisé qu'il s'écroule dans la mer. Il est probable que toutes ces phrases ne servent à rien ; pourtant le doute persiste ; à un point tel qu'il me réveille la nuit. Parfois je me tiens sur la limite, je ne suis plus capable de supporter sa tension et je veux tout balayer, m'éloigner à jamais de son corps et de son prénom ; oui mais elle, c'est aussi moi. J'ai une amoureuse et une amie, j'ai une mère et une nièce, il me manque encore une fille et une petite-fille. Quand elle apparaît, mes problèmes vont se cacher ; ils la craignent. Travailler tout le temps, écrire sans arrêt ; et quand on n'écrit pas, parler avec

des femmes ; pendant les heures qui restent : dormir. J'ai obtenu un charisme, je ne sais pas pourquoi : la langue m'accorde tout, elle s'offre intégralement à moi ; je ne suis même pas un écrivain, seulement le gagnant de la super-loterie. Quel gâchis de ne pas vivre sa vraie vie, par peur, par indécision, par obstination, par aveuglement, par orgueil. La plupart des gens n'en ont qu'un : le disque qui au commencement du monde a été accroché sur le ciel ; mais moi je suis béni des dieux, je reçois la vie en double : elle est mon deuxième soleil. J'ai repeint en bleu la nuit noire. Si vous voulez, je me charge d'attirer sur moi la foudre ; je connais les secrets qui la changeront en rivière de diamants. J'ai autant de poumons, autant de reins, autant de cœurs, que j'ai d'amis précieux ; ce qui

fait de moi un surhomme et presque un dieu. Ma demeure est perchée sur le toit du monde, là où le soleil brille toujours. Je connais un écrivain qui peut faire naître des papillons dans les cheveux des jeunes filles. Ma maison est peuplée de milliers de petites souris joueuses, pas plus grandes que des fourmis. Celui qui se sait aimé par celle qu'il aime, son corps devient fin comme une feuille de papier, solide comme le granit, et transparent comme la brise ; son corps tout entier devient de feu, et rien ne peut plus le blesser. Menottés l'un à l'autre par-delà les distances, mes poignets à ses poignets, et ses chevilles à mes chevilles ; dès que je fais un geste elle doit le faire aussi, et dès qu'elle se déplace je dois suivre ses pas. Parfois, je me retrouve soudain

transporté à l'âge de dix ans, mais orphelin, sans mes parents qui ont mystérieusement disparu ; et alors je suis plus seul que si j'étais Dieu. Des lectures de poèmes par des voix inconnues, dans des langues connues et des langues non connues, s'enchevêtrent dans ma tête. Je ne sais plus où je vais, je ne sais plus si les choses vont continuer, et si ma vie actuelle aura une suite. La nuit, quand personne ne la voit, la mer se lit elle-même : en tissant ses vagues, elle tourne ses pages. Une femme qui ressemblerait à un paradis en jachère. Presqu'au premier regard, dès les premières paroles échangées, j'ai su que devant moi se tenait le paradis, l'éternel, océan, sable, ciel et chaleur ; elle semblait me dire : "Je suis la vérité". Une demeure inoccupée, une grande maison vide

sans meuble, voilà ce qu'est devenu mon corps. Tous les morts hurlent contre moi dès que je veux m'endormir. J'ai trouvé une personne encore plus dure que moi ; dure comme le diamant, et d'ailleurs belle comme le diamant. C'est la première fois que je suis trahi à ce point par quelqu'un. Elle s'est enfuie comme une voleuse. La pression est si énorme que je sens ma tête qui se déforme, mon visage qui s'aplatit comme une crêpe ; je suis écrasé et bientôt je n'ai plus aucune forme : le premier inconnu venu peut décider quel aspect aura mon enveloppe charnelle. Je dois fermer le robinet des larmes avant qu'il ne soit trop tard, alors chaque jour je cherche la solution de mots, la phrase parfaite, le remède grammatical qui fera un miracle. Je suis encore là. Je ne céderai jamais ;

chaque matin, je me réveille plus fort que la veille au soir ; ma taille terrestre augmente de jours en jours. Quelqu'un qui passe au travers de moi comme si j'étais transparent, et qui ne sent rien alors que moi je sens tout. Elle s'est acharnée sur le cristal de mes pensées à son égard, jusqu'à tout réduire en copeaux. Je vais où on m'appelle. Le ciel s'écroule sur moi ; le plafond du monde cède mais inexplicablement je le transperce et je reste vivant ; dorénavant, la tête couronnée d'étoiles, je sais ce qu'il fallait savoir. Les fantômes de mon passé, c'est moi qui vais les chercher pour les traîner jusqu'ici ; je leur serre les avant-bras de toutes mes forces pour les obliger à rester debout face à moi, les yeux dans les yeux du lever au coucher. C'est à celui qui baissera le regard le premier ;

ces fantômes sont déjà morts ; moi je sais que je ne peux pas mourir ; la lutte durera peut-être longtemps. Je n'ai pas d'âge, je ne sens pas les douleurs de mon corps, lui que je vois à peine (seulement mes mains) ; j'aurai toujours vingt ans, avec un jour peut-être les jambes brisées, les bras brisés, la nuque brisée. J'ai perdu l'eau, le feu, la terre, les arbres, et tous les animaux : j'ai perdu celle que j'aimais ; après ça, il peut bien m'arriver n'importe quoi, je suis blasé. Je suis deux voire quatre en moi qui se battent entre eux pour se tuer. Ma situation ne s'améliore jamais car je veux monter toujours plus haut, délaisser un sommet pour un autre encore plus élevé. Ce qui coule dans mes veines, ce n'est pas du sang, mais des sourires de femmes ; qu'une nouvelle

déesse apparaisse et c'est comme si mes bras, mes jambes, mes poumons, mon cœur, devenaient brûlants à m'en faire rougir la peau. Je les embrasse derrière l'oreille, je leur communique en silence les phrases magiques qui déverrouillent les corps. Enrobez-nous de miel, s'il vous plaît. La littérature constitue mon système de protection ultime, l'armure qui épouse mon corps ; les phrases que je lis, et plus encore celles que j'écris, sont pour ainsi dire ma deuxième peau, mais plus résistante que la pierre. Les soirs où je doute, je recompte mes doigts. Au fond de moi il y a un océan où toutes les phrases sont déjà là, toutes prêtes, secrètes et encore jamais lues par quiconque. Nos cœurs lorsqu'ils battaient étaient synchrones, au point qu'on aurait juré un seul corps disposant de deux cœurs,

comme les deux yeux, les deux oreilles, ou les deux mains. Je suis un grand sac capable de capturer le vent pour l'emmener ailleurs. Réussir à croire que ce qu'on vit est bien réel, ce n'est pas une mince affaire. Je lève les yeux : à notre exacte verticale, entre elle et moi un avion a tiré une ligne blanche sur le ciel bleu du crépuscule ; tu ne franchiras pas cette ligne, me dit-on. Peut-être suis-je le seul à savoir d'où proviennent ces phrases et où elles reviendront lorsque le livre se terminera. L'armée des mots me protège. Je veux faire entrer mon corps dans un livre ; qu'il y disparaisse, et qu'on n'en parle plus. Je ne sais pas si j'aurai assez de temps.

© Marc Pautrel, 2008